



JOHNNY A TUÉ MON PÈRE
(*LE PROCHAIN ROMAN*)
Elsa Levy

Chapitre 1

Je me tenais droite derrière le pupitre. Le cercueil de mon père à ma gauche, le prêtre à ma droite. Et je bloquais sur les trois gerbes de fleurs qui se battaient en duel sous mon nez. Je trouvais déconcertant que l'enterrement de mon père puisse être aussi médiocre. C'est vrai, comparé à celui de Johnny Hallyday que j'avais vu deux jours plus tôt à la télévision, celui de mon père était franchement pathétique. Pas un seul média pour relayer le drame, pas de fans, pas de stars, pas d'écran géant, pas de Champs-Élysées. Rien de tout ça. Juste une cinquantaine de pelés mal attifés dans une petite église moderne de banlieue et un prêtre décati. Déprimant. C'est bien la preuve que la taille des funérailles d'un défunt reflète à peu près la dimension de son existence. C'est ça le verdict implacable d'un enterrement. Je faisais ce constat en fixant la gueule des chrysanthèmes à moitié flétries, et je me disais que je ne devais pas être très loin

de leur ressembler. Puis soudain, une idée folle a surgi dans ma tête ; elle est arrivée de nulle part. Je dis de nulle part parce que je trouve ça mystique l'arrivée d'une idée. Surtout quand elle est bonne. Là, elle était tellement bonne, qu'à la place de mon discours j'avais envie de prendre le micro pour l'annoncer. J'avais envie de gueuler, eh là tous, je viens d'avoir une super idée, je vais écrire un roman ! Ça y est les amis, rangez les mouchoirs, arrêtez de chialer, j'ai enfin le sujet ! Le sujet que j'attends depuis tant d'années, le voici : la mort de mon père ! Ça c'est rock'n roll putain de merde !

Et surtout j'avais remarqué qu'un paquet de gens avait cette curieuse tendance d'écrire sur leur père, leur mère, ou leur famille en général. Du moins je savais, et j'étais bien placée pour le savoir, que les gens connus parvenaient à vendre des tonnes de livres en racontant leur enfance, leur intimité, ou leur *mégalodrame*. Mais ce jour-là, et il avait suffi d'une étincelle, je pensais, pourquoi pas moi ? Pourquoi pas moi, Louise Langlois ?

Aussitôt, des titres ont commencé à s'embouteiller dans ma tête. De superbes titres en plus, des trucs bien accrocheurs. Je me souviens, il y en avait un qui sortait vraiment du lot quand d'un coup j'ai été coupée dans mon inspiration, rattrapée par un stupide problème de tampon. Je sentais quelque chose couler, comme s'il était mal mis, et je craignais la catastrophe. Je déteste cette sensation. J'ai regardé devant moi, histoire de me rappeler que je n'étais pas toute seule. J'ai vu ma mère, au premier rang, anéantie. Elle en faisait des caisses, comme s'il fallait, en plus d'être triste, jouer la tristesse. J'y reviendrai. Autour d'elle, des gens recroquevillés, l'air abattu, tous vêtus de noir, des mouchoirs usagés sur le nez. Ça reniflait dans tous les sens dans l'église. Avec l'écho, c'était insupportable. En tout cas, au vue de l'ambiance, je me suis dit que je pouvais discrètement baisser la tête. Dans de telles circonstances ça allait

passer inaperçu. Alors j'ai jeté un œil à mon entrejambe. C'est débile cette parano que soudain le sang va couler à flot, pourtant rien ne la rend illégitime non plus. Je me suis même demandé, est-ce que Laeticia Hallyday les avait à la Madeleine ? Et pire, j'ai pensé, comment allait-elle faire à Saint-Barth ? Bref, de mon côté tout était sous contrôle. Dieu merci. Façon de parler. J'ai relevé la tête, rassurée, et je souriais. Mais j'étais bien la seule dans mon épiphanie, j'ai donc rapidement rangé mon sourire. C'est là que j'ai vu qu'il y avait beaucoup de gens que je ne connaissais pas, probablement des collègues, des professeurs, des gens de l'Académie. Une femme en particulier a attiré mon attention. Elle pleurait bizarrement, elle faisait comme des petits bruits de cochon d'Inde, des sons très aigües. La femme était cachée derrière une sorte de moustiquaire, un grand chapeau sur la tête, elle était grande et élégante. En tout cas, on la remarquait. Au point où son élégance et son chagrin me laissaient perplexe. Pourquoi la dame au chapeau pleurait-elle mon père ? S'agissait-il d'une amante ? D'une sœur cachée ? Ou peut-être simplement d'une espèce de folle qui n'avait rien de spécial à faire cet après-midi-là. Elle est passée devant l'église, elle a vu de la lumière, alors elle est entrée ?

J'ai jeté un œil au prêtre, un vieil homme totalement désarticulé. Je ne sais pas comment l'expliquer mais à cause de la maladie de Parkinson son corps est un tremblement de terre à lui tout seul. On dirait que sa tête est sur ressorts, un peu comme les petits chiens en plastique qu'on colle sur les plages-arrière des voitures. Le prêtre m'a souri bizarrement et m'a fait un léger signe de la tête. Un petit mouvement, difficile à distinguer au milieu de toute cette agitation qu'était son corps, qui voulait simplement dire « Vas-y mon enfant, c'est à toi de parler ». Il avait l'air à l'article de la mort le pauvre homme, j'ai même pensé qu'en réalité il voulait me dire « Fais vite, sinon je vais clamser avant la fin de la cérémonie ».

Je me suis alors concentrée à rapidement trouver les premiers mots du discours. Je n'avais pas eu le temps de le préparer. Pas une ligne. J'avais été trop absorbée toute la semaine par les nombreux documentaires sur Johnny. Je les ai tous regardés. Pourtant, à la base, moi je n'en avais rien à fiche de ce tocard de Johnny, mais là, je dois dire que ça m'a bien occupée. Je me suis laissée prendre au jeu et à la fin, ça devenait même addictif ces conneries. Je vivais scotchée devant la télé du salon de mes parents, l'iPhone ouvert en permanence sur le site Télé 7 Jours pour ne rien rater. Au point où j'aurais très bien pu finir par rater l'enterrement de Bernard Langlois, mon père. J'étais totalement absorbée par Johnny, surtout quand j'ai appris dans un énième reportage qui passait sur la 3, que ses parents l'avaient abandonné quasiment à la naissance. J'ai pensé, quelle chance !

Mon père détestait Johnny. Ou plutôt, il le méprisait. Johnny fumait, buvait, baisait, il avait le corps recouvert de tatouages. Bernard ne fumait pas, ne buvait pas, ne baisait plus et il détestait les fantaisies. Désormais, la seule chose qui rapprochait Bernard de Johnny, c'étaient les quelques heures qui séparaient leurs morts respectives. Bernard Langlois est mort quinze heures après Johnny Hallyday, dans l'indifférence la plus totale, comme un con. J'aurais bien aimé lui organiser des funérailles légèrement plus alléchantes, mais je ne pouvais pas mobiliser la France pour lui offrir une traversée des Champs-Élysées, avec son cercueil bon marché acclamé par une foule de fans, honoré par le Président de la république et tous ses prédécesseurs réunis. Épouses comprises. Il aurait fallu payer des figurants et tourner la scène au musée Grévin. Je ne pouvais pas, non plus, incruster ses cendres au Panthéon. Il est mort en ne laissant aucune trace de son passage au patrimoine. Même pas un petit lien bidon sur Wikipédia. Bernard Langlois est mort et on n'en fait pas tout un foin parce que ce n'était

pas Johnny, ou D'Ormesson, ni Aretha Franklin, ou autre. En tout cas, il n'a pas marqué l'histoire. Pourtant il a marqué la mienne, et bien plus que tous les défunts du cimetière du Père Lachaise et du Montparnasse réunis. À se demander finalement, si le drame est de mourir tout court, ou de mourir en particulier le même jour qu'une star. Enfin, à mes yeux, la question ne se posait plus. À ce moment précis de la cérémonie, toujours figée derrière ce vieux pupitre, mon père à ma gauche coincé entre quatre planches et le prêtre sur ressorts à ma droite, je savais qu'il n'était plus question de drame, mais de miracle. Pourtant, une semaine plutôt, lorsque mon père est subitement entré à l'hôpital pour ne jamais en sortir, il était assez prématuré de penser ainsi. Disons que c'était juste encore un peu tôt pour comprendre le miracle déguisé qui était en train de se produire.